

noncé votre nom en présence d'une femme de ma tribu, répliqua Pharold en souriant. Du reste, avant qu'elle me le répêlât, je le connaissais déjà, et vous ne devriez pas vous en étonner, si vraiment vous croyez à mon pouvoir de pénétrer l'avenir. Cependant, ajouta-t-il, d'un ton sérieux, je n'ai pas eu besoin d'en user. Pour deviner bien des choses, il suffit de savoir lire dans le cœur des hommes et d'observer attentivement leurs actions, et je pourrais vous dire, sans y avoir recours, de la part de qui vous venez et dans quel but.

—Alors je vous prierais de me l'apprendre, dit d'Availles avec un sourire, car, sérieusement, je l'ignore.

—Ce n'est pas sur la prière, ou tout au moins à la suggestion du comte d'Erbray que vous êtes venu voir si nous n'avions pas quitté la lande ? dit Pharold en fixant un regard perçant sur le visage du colonel. Vous n'y êtes pas venu persuadé qu'en aidant le comte à donner la chasse à un misérable bohémien, vous accomplissiez votre devoir de gentilhomme, bien que peut-être il eût été sage de vous demander auparavant si ce bohémien était vraiment coupable, et de vous souvenir aussi qu'il est un homme comme vous, colonel d'Availles, et votre égal aux yeux du Dieu qui nous a créés tous ?

Comprenant enfin la cause des défiances de Pharold, mais fort surpris de trouver un pareil langage dans sa bouche, d'Availles le considéra un instant d'un air curieux.

—En vérité, vous êtes un singulier personnage, Pharold, dit-il, et si vous ne m'aviez pas prévenu que pour vérifier vos soupçons, vous n'aviez point eu recours à vos facultés prophétiques, vous auriez fort affaibli la confiance qu'elles m'inspirent. Vous êtes dans l'erreur. Ce n'est point à la suggestion du comte d'Erbray que je suis venu, cela je vous le jure sur l'honneur. Je vous dirai même que s'il a vraiment les desseins que vous lui prêtez, je suis le dernier homme auquel il eût eu recours. Notre unique but en nous rendant à votre camp, était de satisfaire la curiosité des dames qui nous accompagnent, et c'est parce que l'une d'elles me l'a demandé, que je mets votre science à l'épreuve.... Et maintenant que j'ai, je pense, dissipé tous vos soupçons, ajouta-t-il avec une certaine impatience, voulez-vous, oui ou non, me dire ma bonne aventure ?

—Je vous la dirai, colonel, bien que cette science, à laquelle vous ne croyez pas, je ne la mette jamais au service de ceux qui en font un objet de risée et de railleries. Mais j'ai eu le tort de vous méconnaître, ou plutôt d'oublier un instant qui vous étiez, et je vous dois une réparation. Auparavant, toutefois, permettez-moi une dernière question. Vous êtes, si je ne me trompe, l'ami d'Edouard d'Erbray, son meilleur ami même ?

—Personne du moins ne peut avoir pour lui une affection plus vive et plus sincère. Mais pourquoi me faites-vous cette question ?

—Parce que je voulais savoir si vous consentiriez à lui rendre service et à lui remettre une lettre qu'il est de la plus haute importance pour lui qu'il reçoive aujourd'hui.

—Une lettre ? fit d'Availles. Et de quelle part ?

—De la mienne.

—Alors pourquoi ne la lui remettez-vous pas en mains propres ?

—Parce que cette lettre, tout le monde, et surtout les deux dames qui vous accompagnent, doivent en ignorer l'existence. Je vous avoue même que je n'ai eu recours à vous qu'à la dernière

extrémité, et après avoir vainement rôdé ce matin autour du château.

—Mais pourquoi ce mystère ? répliqua d'Availles dont l'étonnement se changeait en défiance. Je ne vous demande pas vos secrets, mais une explication qui me permette de me charger d'un pareil message.

—Je ne puis vous en donner aucune, aucune du moins qui soit de nature à lever vos scrupules ; mais je vous prie de m'écouter, colonel. Si étrange que la chose puisse vous paraître, je me suis trouvé intimement mêlé à des événements qui touchent de fort près la famille du vicomte d'Erbray, et je m'y suis trouvé mêlé pour mon malheur, dirais-je, si par reconnaissance autant que par affection tout ce qui me vient d'elle, je ne le souffrais avec joie. Ces événements vont enfin recevoir une solution qui sera décisive pour votre ami.

« La ruine de toutes ses espérances en peut sortir comme aussi l'accomplissement de ses vœux les plus chers, et c'est pour détourner de lui le coup qui le menace, pour le mettre en garde contre les dangers de toute sorte qui l'entourent, que j'ai écrit cette lettre. En la lui envoyant, je n'ai d'autre but que son intérêt, d'autre désir que son bonheur. Cela, devant Dieu qui nous entend, je vous le jure !

« Et maintenant, colonel, vous êtes homme d'honneur ; vous avez assez d'expérience pour savoir que la vérité a ses signes, que la ruse et le mensonge, si habiles qu'ils soient, ne parviennent jamais à imiter. Oubliez donc les haillons qui me couvrent, les préjugés qui ont creusé un abîme entre nous. Songez seulement que vous avez devant vous un homme, votre semblable, abaissé sans doute, mais non dégradé. Regardez-moi bien en face et voyez si c'est le mensonge qui éclate dans mes yeux, ou bien la vérité.

D'Availles, malgré l'étonnement où le jetèrent de telles paroles, fut frappé de l'évidente sincérité de cet appel et de l'air de franchise et d'exaltation empreint sur les traits naturellement ouverts et nobles du bohémien. Il avait d'ailleurs trop de générosité et d'élevation dans l'âme pour n'être pas ému et séduit par l'honnêteté native qui perçait à travers les bizarres façons d'agir de cette nature inculte.

—Donnez-moi votre lettre, dit-il simplement, je la remettrai.

Le bohémien fit signe au colonel de le suivre à quelques pas plus loin, derrière une tente qui les déroba à tous les regards et tirant alors la lettre :

—La voici, dit-il, et n'oubliez pas, je vous en supplie que c'est le sort d'Edouard d'Erbray que je mets entre vos mains.

—Je m'en souviendrai, répondit d'Availles, et je m'acquitterai fidèlement du message. Mais savez-vous, Pharold, ajouta-t-il avec un sourire, que vous avez bien soudainement passé à mon égard de la réserve à la confiance ?

—Je ne me défiais pas de vous, colonel, je craignais seulement que vous n'eussiez été prévenu contre moi par le comte d'Erbray.... Mais donnez-moi votre main. Vos compagnons pourraient s'étonner, si notre entretien se prolongeait trop longtemps.

Et d'Availles lui ayant tendu sa main ouverte, il parut se recueillir un instant et l'examina avec une attention trop sérieuse pour être feinte. Il croyait évidemment à cette science dont il était peut-être un des derniers adeptes convaincus.

